

Quelques poèmes retrouvés d'Albert Lozeau

Michel Lemaire

Volume 40, numéro 4 (238), août 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60680ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemaire, M. (1998). Quelques poèmes retrouvés d'Albert Lozeau. *Liberté*, 40(4), 80-98.

MICHEL LEMAIRE

QUELQUES POÈMES RETROUVÉS D'ALBERT LOZEAU

Albert Lozeau (1878-1924) est sans doute, avec Émile Nelligan, le poète le plus important dans la littérature québécoise du début du XX^e siècle. La première édition de L'Âme solitaire, publiée à Paris et à Montréal en 1907, est aussitôt épuisée; une seconde édition paraît en 1908. Le Miroir des jours, en 1912, confirme la renommée du poète. Collaborateur régulier du Devoir depuis ses débuts, Lozeau y donne en particulier des petites proses et des poèmes légers qui seront rassemblés en trois volumes de Billets du soir. Par la suite, son œuvre sera marquée par la tragédie de la Première Guerre mondiale: de son lit de malade, Lozeau cherchera à collaborer à l'effort de guerre par des poèmes patriotiques ou religieux. Il faut convenir que la déclamation convenait peu à son talent.

Encensée de son vivant, l'œuvre de Lozeau a été injustement négligée depuis. Aucun des trois recueils de poèmes d'Albert Lozeau n'a été publié depuis l'édition des Poésies complètes de 1925-1926. Or cette édition, loin d'être complète, était une sélection constituée par l'auteur juste avant sa mort. Près de trois cents poèmes, éparpillés dans des journaux et des revues du temps, comme Le Nationaliste, Le Canada ou Le Devoir, n'y sont pas recueillis. Quoique enfermé dans sa chambre par la maladie qui marqua toute son existence, Lozeau joua un rôle important dans la vie littéraire de son époque par la publication de poèmes et d'articles dans de nombreux péri-

diques ainsi que par les rencontres d'écrivains qui se déroulaient chez lui et faisaient de sa chambre, d'après plusieurs témoignages, un véritable cénacle.

Le meilleur de l'œuvre de Lozeau est une poésie sentimentale et intimiste portée par une musicalité subtile. Albert Lozeau est un remarquable technicien du vers régulier qui a su faire siennes les avancées des poètes symbolistes français au niveau du rythme, spécialement de l'alexandrin. On a décrit Lozeau comme un auteur uniquement tourné vers soi et regrettant le monde qu'il ne pouvait que deviner de sa fenêtre. Toutefois, cette introversion s'élève au-dessus d'une rumination plaintive. Si Lozeau analyse ses sentiments, ce n'est jamais pour se lamenter sur son sort. L'étude qu'il fait des moindres remuements de son être intérieur vise à ancrer sa recherche spirituelle dans les limitations de sa vie physique plutôt que d'en faire abstraction. Son corps est paralysé, cela ne l'empêche pas de ressentir, dans son corps, le monde qui l'entoure. On pourrait même dire que, au contraire, les restrictions de ses sensations et de sa vie sentimentale lui ont permis une analyse plus fine de la condition humaine et de l'opposition éternelle entre la faiblesse de l'animal humain et l'ampleur de ses rêves.

La poésie de Lozeau n'est sentimentale que dans ses prémices: les sentiments pour lui sont d'abord des sensations qui le mettent en contact avec son être physique, immobile dans sa chaise ou son lit mais emporté par le temps. La vie est là, dans ce besoin d'autre chose, l'amour d'une femme comme la quête de Dieu. C'est le manque, le vide ressenti physiquement, qui donne sa force au désir. Et pour Lozeau, le désir de l'amour féminin est aussi spirituel que celui de l'amour de Dieu. Ainsi, l'analyse des sensations fines par l'écriture ouvre la voie vers un au-delà de la condition humaine. Le regard de Lozeau s'élève toujours: de la beauté des femmes à celle des arbres, de la cime des arbres aux étoiles dans la nuit. Il en découle, dans ses poèmes, de nombreuses descriptions de ciels et de cieux, et tant de dialogues entre le « cœur » et l'« âme ». Ces termes ont

mal vieilli et font sourire notre époque. Nous n'en sommes pas plus heureux pour autant.

On pourra lire, dans les pages qui suivent, un choix de poèmes d'Albert Lozeau retrouvés dans les périodiques du début du siècle. Ces poèmes sont extraits d'une édition critique des Œuvres poétiques complètes de Lozeau en préparation.

Le Rêve*

Comme on est bien ce soir — un soir rempli d'ivresse —
Plongeant de longs regards dans l'azur étoilé!
Dans l'air semble passer un souffle de tendresse;
Le souffle doux d'un cœur par un cœur consolé.

J'aime à sentir en moi ce vague qui nous presse
À rechercher toujours quelque rêve envolé;
Cette mélancolie empreinte d'allégresse,
Qui fait que l'âme chante et qu'un bel ange ailé

Sème sur mon chemin des illusions roses,
Et dit à mon oreille, oh! de si tendres choses
Que la brise jalouse en emporte à foison!

Comme ils sont malheureux ceux qui n'ont pas de rêves,
De châteaux en Espagne élevés sur des grèves
D'où l'on n'aperçoit bien qu'un ciel sans horizon!

* *Le Monde illustré*, 16^e année, n^o 823, 10 février 1900, p. 660.

Crépuscule*

Les oiseaux, que l'été pousse vers les fontaines,
Après avoir plongé leurs bouts d'ailes dans l'eau,
Tout frileux de fraîcheur, dans l'air montent, très haut,
Pour aller s'endormir sous des ombres lointaines.

Car le soir redescend, et les plantes lointaines
Des jardins où le vent n'apporte nul écho,
Ont senti qu'il fera nuit sur elles, bientôt:
Les calices ouverts se ferment, par centaines.

Mais, s'attardant avec les derniers fins rayons
Du dernier pan de pourpre, on voit des papillons
De l'un à l'autre encor plonger leur trompe avide...

Tandis que, lourdement, plus lourdement toujours,
Le ciel laisse tomber son manteau de velours,
Et qu'apparaît la lune inquiète et livide...

* *Le Saint-Laurent*, 6^e année, n^o 23, 26 juin 1901, p. 1.

Le Bon silence*

Le soir est triste. Il pleut. J'écris
Pour vous, petite sœur, ces lignes.
Dehors nuls roulements, nuls cris ;
Si l'on y parle, c'est par signes.

Vous dirai-je que j'aime bien
Le silence humide de pluie,
Bien plus que le soleil qui vient
Et d'un rayon doré l'essuie!...

Car le silence, vous savez,
C'est de l'infini qui sommeille
Sous les cieux brumeux ou lavés,
Et je n'aime point qu'on l'éveille.

Il a des mots muets charmants,
D'exquises tournures de phrases
Qui vous jettent de longs moments
Au sein d'enivrantes extases!...

Il me parle de vous, le soir ;
Quand s'appesantit ma paupière,
Il me souffle, gentil — faut voir! —
«Pense à son cœur dans ta prière.»

* *Le Saint-Laurent*, 6^e année, n^o 48, 11 octobre 1901, p. 1.

Et je dis un bout d'oraison,
Cieux, pour ma sœur aimée;
Rien qu'à prononcer votre nom,
Ma lèvre en est tout embaumée!

Je crois voir du haut de son ciel,
Le bon Dieu, tendrement, qui penche,
Pour écouter l'essentiel —
Votre doux nom — sa tête blanche...

Bénissez donc, petite sœur,
Le silence des soirs de pluie,
Dont la voix toute de douceur
Agenouille mon cœur, qui prie...

Bonsoir!*

Bonsoir. Je vais dormir, ta souvenance en moi;
Tu paraîtras encore aux fictions du songe
Que la nuit maternelle à mes yeux clos prolonge,
Et dont chaque féerie est à l'honneur de toi.

L'enchantement des nuits est propice à l'émoi.
Le sommeil est une onde apaisante où se plonge
L'âme que le cancer des réalités ronge,
Et qu'atteint rarement ce spectre noir: l'effroi.

Bonsoir. Dors sous la garde attentive de l'ange
Qui doit guider tes pas sur cette route étrange
Où beaucoup des humains s'égarent sans espoir.

Oublie en ton repos la vie et ses misères,
Tandis que je vais prendre à la nuit, sœur du soir,
Les forces qui me sont pour chanter nécessaires.

* *Le Passe-temps*, vol. VIII, n° 202, 20 décembre 1902, p. 187.

L'Album*

Petit album, herbier de nos pensées,
Nid du passé, livre qui te souviens
Et nous rends grands ces adorables riens :
Sourires morts et larmes ramassées!

Ce qui nous fuit, c'est toi qui le retiens,
Asile sûr des heures pourchassées,
Petit album, herbier de nos pensées,
Nid du passé, livre qui te souviens!

Ô vieux mots chers des phrases angoissées!
Ô mots si doux des calmes entretiens!
Vous vivez là! Vous êtes les soutiens
Des cœurs pour qui vous restez les vrais biens :
Sourires morts et larmes ramassées!

* *Le Passe-temps*, vol. X, n° 246, 27 août 1904, p. 140.

Amoureux*

Ils passent lents et doux dans la beauté du soir.
 Ils n'ont pas l'air de se parler ni de se voir.
 Ils vont l'un près de l'autre, elle blanche, lui sombre;
 Et quand une lumière inonde de bleu l'ombre,
 Ils passent vite, ayant peur d'être reconnus,
 Car amoureusement ils ont joint leurs doigts nus...
 Mais il est tant de gens, le soir, au seuil des portes,
 Qui respirent l'air frais que la nuit tendre apporte!
 À presque chaque pas ils sont effarouchés,
 À peine si leurs mains se peuvent rapprocher...
 Ils s'éloignent un peu l'un de l'autre et paraissent
 Indifférents, et pour trouver l'ombre ils s'empressent.
 Le bruit des voix les gêne, et trop de curieux
 Cherchent à découvrir le secret de leurs yeux...
 On les voit hésiter, parfois, au coin des rues,
 Sous des flots de clartés électriques et crues.
 Ils se consultent. L'heure avance, il se fait tard...
 Encore un peu d'amour innocent quelque part
 Où la rue est obscure et le peuple tranquille,
 Où l'on se sent comme emporté loin de la ville!...
 Oh! l'ombre pleine d'aise et de sécurité
 Qui les accueille et qui les voile avec bonté!
 Ils en ont la douceur et le rêve dans l'âme,
 Et leurs cœurs attendris ardemment la réclament!
 Lents toujours, voici qu'ils reviennent sur leurs pas;
 Ils voudraient se quitter, ils ne le peuvent pas!
 Ils se disent de près beaucoup, beaucoup de choses...
 Et comme il est minuit, que les portes sont closes,
 Et que de plus en plus désert est le chemin,
 Ils s'en vont, se tenant librement par la main...

* *Le Canada*, vol. 5, n° 107, 7 août 1907, p. 9.

Bal exigu*

Vous aimez la valse, peut-être ?
Le mouvement en est joli,
Quand les danseurs ont où se mettre
Et ne se heurtent pas au lit.

Parlez-moi d'une œuvre de maître
Et d'un pianiste accompli !
Quand il faut ouvrir la fenêtre
D'un petit salon trop rempli,

Où des femmes en robes blanches,
Telles que des balais sans branches,
Essuient les murs gris en plein bal.

Ça me fait l'effet pitoyable
D'un poisson rouge misérable
Tournant aux parois d'un bocal.

* *Le Canada*, vol. 5, n° 241, 15 janvier 1908, p. 9.

L'Heure tiède*

Le ciel est comme en marbre bleu veiné de blanc.
C'est un après-midi tiède, tranquille et lent.
On respire le vent bruissant dans les feuilles,
Chargé de la fraîcheur que dans l'ombre il recueille,
Pendant que le soleil reproduit, au trottoir,
Les rameaux agités et les branches, en noir.
Vis-à-vis ma maison, des pommiers verts fleurissent;
Les pétales nacrés et clairs les envahissent.
Tellement qu'enneigé, l'arbre, au moindre frisson,
En fait papillonner mille sur le gazon.
— L'air de mai doucement me chauffe les épaules,
Et je rime ceci près de deux jeunes saules.

* *Le Canada*, vol. 6, n° 45, 27 mai 1908, p. 9.

Une bonne Sœur passe*

Une bonne Sœur passe en le bruit de médailles
Que fait son chapelet de cuivre à grosses mailles,
Et pendant qu'elle marche ainsi, pâle et songeant,
De chacun de ses pas monte un frisson d'argent.
Son voile noir est comme une aile dans la brise.
Elle sort du couvent pour entrer à l'église,
Prier, dans l'ombre, au pied du lumineux autel
Du doux Cœur de Jésus. Elle y va comme au ciel.
Son regard est baissé. Ses mains sont dans ses manches.
Pauvre est son vêtement qui déforme ses hanches.
Son pied d'un gros soulier de cuir dur s'alourdit,
Et peut-être que, nu, son pied est tout petit.

Ma bonne Sœur, allez: que Dieu vous soit en aide!
C'est par humilité que vous vous faites laide;
Votre beauté suprême est cachée à nos yeux,
Mais la Vierge sourit à votre âme, des cieux.

* *Le Canada*, vol. 6, n° 62, 17 juin 1908, p. 9.

Le Château secret*

Par ce soir où le ciel bleuissait sous la lune,
Votre charme émouvait mon âme, ô femme brune!
Vous étiez lasse et tendre, assise à mes genoux,
Et vous leviez vos yeux pleins de sourire doux
Vers mon visage, où l'ombre avait tendu son voile,
Comme on cherche longtemps dans la nuit une étoile.
Que vouliez-vous savoir de mon cœur dans mes yeux?
Je vous avais tout dit mon cœur mystérieux,
Et vous pouviez entrer en lui maintenant, sûre
De ne pas vous meurtrir à quelque pierre obscure.
Je vous ai fait de la lumière avec des mots,
Qui m'ont paru, n'ayant pas été dits, nouveaux.
Je les avais gardés dans le fond de moi-même,
Pour les livrer un jour à la femme qui m'aime...
Et vous êtes venue en tendant vos deux mains,
Tranquillement, sans cri plaintif, sans gestes vains,
Vers ce château secret dont les portes rouillées
Seraient sur le mystère encore verrouillées.

Entrez, ma Châtelaine adorée, en mon cœur ;
Voici la clé, la lampe : entrez, n'ayez pas peur...

* *Le Canada*, vol. 6, n° 116, 19 août 1908, p. 9.

Recommencement*

Voici le temps venu des intimes soirées,
La lampe au cercle d'or s'allume un peu plus tôt;
Son reflet s'élargit, pâle, vers le rideau
Dont les fleurs de fil blanc ressortent éclairées.

Je reprends mon poète aux pages préférées,
Invité dans son rêve ainsi qu'en un château,
J'erre avec lui le long du fleuve et du coteau.
Je bois le vin qu'il m'offre, aux ivresses sacrées.

J'oublie en le suivant la tristesse du soir,
Car c'est en grand seigneur qu'il m'ouvre son manoir
Le poète célèbre aux strophes de lumière.

Et quand j'ai bien joui, pour le remercier,
Je remets le signet à la page première,
Du livre qu'écrivit hier, Louis Mercier¹.

* *Le Canada*, vol. 6, n° 170, 21 octobre 1908, p. 9.

1. Louis Mercier, poète français né en 1870. Il publia en 1903 *Les Voix de la terre et du temps* et en 1907 *Le Poème de la maison*.

Réalité*

Quand on songe, la nuit, et que par la fenêtre
On aperçoit fleurir les astres familiers,
Le ciel semble venu si près des oreillers
Qu'on pourrait le toucher du bout du doigt, peut-être...

Mais la sage Raison parle aussitôt et dit:
Rêveur, ne sais-tu pas que des milliers de lieues
Séparent ton regard de ces étoiles bleues,
Vers lesquelles ton bras follement se tendit?

Demain, l'on croit étreindre et posséder son rêve,
Car il est là qui s'offre en deux yeux adorés;
Son rêve!... doux bonheurs dès longtemps préparés,
Félicité que tout promet, que rien n'achève!

Mais la Vie impassible, et qui ne rêve pas,
Prononce sans un mot la fatale sentence,
Entre elle et la chimère établit la distance,
Et ferme, ou rend lointains les beaux yeux d'ici-bas!

* *Le Canada*, vol. 7, n° 175, 27 octobre 1909, p. 9.

À Émile Nelligan*

Analysez la plaie et fourrez-y les doigts.

Alfred de Musset¹

Qu'un sacrilège acier te fouille le cerveau;
Qu'un scalpel, dont le fil aigu te revendique,
Te dissèque, vivant, sur la place publique,
Toi que ne défend pas l'asile du tombeau;

Qu'un publiciste, dont la plume est un couteau
Sur ta matière grise étaye une chronique,
Et, médicalement lourd et pédant, indique
Ce qu'il distingue encor dans la « loque » de beau;

Cet affront, Nelligan, te grandit et t'élève !
Tu planeras plus haut dans le plus haut du rêve,
Sous un ciel de pensée éternellement bleu !

Car nous n'oublions pas la sublime harmonie
Que, par un soir de mai, sanglota ton génie :
Si l'un te fait cadavre, un autre te fait dieu !

* *Le Nationaliste*, 6^e année, n° 48(1), 16 janvier 1910, p. 2.

1. Alfred de Musset, « Namouna » (II, VI), *Premières poésies* :
« Analysez la plaie, et fourrez-y les doigts. »

Le Mélange*

Une pensée humide a tremblé dans vos yeux.
Qui fait de votre cœur une blanche victime ?
Dites-moi la raison de cette peine intime
De votre mal, nous nous consolerons tous deux...

Mais vous ne savez pas pourquoi vous êtes triste...
Rien ne vous a blessée et tout vous a souri...
Interrogez un peu votre âme, votre esprit ?
Vous ignorez encore... et le chagrin persiste.

C'est ainsi. Nul ne sait le secret de son cœur.
Une larme, parfois, nous monte à la prunelle,
Qui vient du fond de l'amertume originelle !
Car tout bonheur humain est mêlé de douleur...

* *Le Devoir*, 2^e année, n° 258, 4 novembre 1911, p. 1.

La Rêveuse*

Frêle et jolie, elle est passée en robe blanche.
Le soleil allumait l'or de ses cheveux flous ;
Son ombre précisait la ligne de sa hanche,
Et sa jupe se balançait d'un rythme doux.

Toute blanche dans la clarté blonde, pensive,
Traînant son parasol fermé, comme oubliant
Le ciel pur embrasé d'une ardeur excessive,
Dans la fraîcheur du rêve elle allait, lentement...

Toute blanche, la tête immobile et baissée,
Elle allait — de longs cils ombrageaient ses yeux gris ;
Personne ne troublait sa secrète pensée,
Ni les pas du passant, ni les voix, ni les cris.

Comme elle, je voudrais traverser cette vie,
Les yeux à demi clos sur un songe amoureux,
L'âme par la splendeur de mes rêves ravie,
Sans m'occuper du bruit qui monte alentour d'eux...

* *Le Devoir*, vol. 8, n° 203, 29 août 1917, p. 5.